

**Jean-Paul Petit, écrivain québécois**  
**Extrait de sexcat et serur, volume VIII**

François Ricard

Volume 23, Number 2 (134), March–April 1981

L'institution littéraire québécoise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60254ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

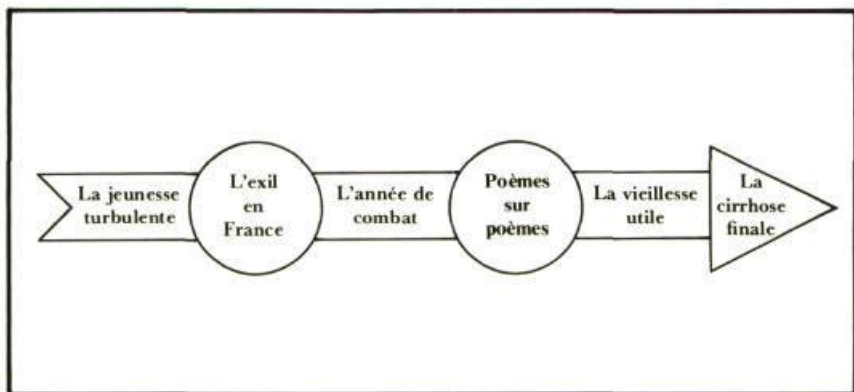
Cite this article

Ricard, F. (1981). Jean-Paul Petit, écrivain québécois : extrait de sexcat et serur, volume VIII. *Liberté*, 23(2), 62–65.

# Jean-Paul Petit, écrivain québécois

EXTRAIT DE *SEXCAT ET SERUR*, VOLUME VIII  
(RECUEILLI PAR FRANÇOIS RICARD)

**LA JEUNESSE TURBULENTE** *Né dans un milieu petit-bourgeois de province (son père était policier-pompier), Jean-Paul Petit fit ses études chez les F.I.C. puis au Petit Séminaire de son diocèse, où le préfet des études, l'abbé Eudore Ouellet, disciple de Mgr Maurault et fervent lecteur de Marie Noël, le détourna du hockey et l'initia à la poésie, qu'il se mit alors, malgré les affres de la puberté, à pratiquer, comme il le dira plus tard, « avec fureur et sans savoir ce que je faisais ». De lui-même, au dortoir, il découvrit ensuite Rimbaud, Éluard, Genest, qui lui ouvrirent subitement « le champ immense de la modernité ». Adolescent révolté, il méprisa son milieu étriqué, lut des livres à l'index, délaissa la pratique religieuse et obtint finalement une bourse d'études qui le conduira en France, pour une thèse sur le thème de la vaisselle dans l'œuvre d'Hélène Cixous.*



*L'EXIL* Ses trois années d'Europe seront marquées par deux découvertes capitales. D'abord, Jean-Paul Petit connaît ses premières expériences de la femme, qui inspireront son recueil posthume : *Sophie/corps/extase* (paru chez Fides). Puis, à la faveur de l'éloignement, il prend conscience de sa condition de Québécois : « je vis alors à quel point j'étais en mal de pays/chair ». Accentuée par la nouvelle du décès subit de sa mère, qu'il apprit au sortir d'une conférence de Gaston Miron à la Délégation du Québec (conférence portant sur « l'Oedipe comateux du colonisé »), cette révélation allait modifier radicalement le destin intellectuel de Petit : il abandonne sa thèse et ses cours d'histoire de l'art au Louvre (« vains mirages de l'a-pulsionnel »), rompt avec Sophie et, tout en conservant sa bourse et sa mansarde quai Voltaire, se met à voyager dans « le corps orgasmique de la France » : Bretagne, Auvergne, Poitou, en quête de ses racines. C'est alors qu'il écrit, dans les auberges de jeunesse et les petits bistrots de village, sur des bouts de papier qu'il cousait ensuite à l'intérieur de son paquesaque, son grand essai intitulé *Québec, terre de sang*, dont la publication, chez un éditeur montréalais d'avant-garde aujourd'hui en faillite, l'incita à rentrer au pays plus tôt que prévu.

*L'ANNÉE  
DE COMBAT*

Salué par la critique comme un « événement majeur des dernières décennies », Québec terre de sang fera de Petit, alors âgé de vingt-trois ans, le chef incontesté de l'intelligentsia québécoise durant un peu plus d'un an. Il s'établit donc rue Chériar, à deux pas du Carré Saint-Louis, où son influence grandit à mesure que paraissent ses articles incendiaires dans la revue *Plaie ouverte*, qu'il a fondée dès son retour en compagnie de Sophie (raccommodée) et de Maurice T., professeur titulaire à l'UQAM. Il participe en outre aux travaux de la G.A.L.E. (*Gauche libertaire engagée*), écrit son « traité délirant » *Des drogues et de l'impensable*, tient une chronique au *Devoir* (où il s'occupe des questions féminines), se joint brièvement au P.Q., rompant aussitôt « pour cause d'incapacité à la prose », ce qui aura pour effet de le détourner du militantisme actif (le dernier numéro de *Plaie ouverte*, pilonné par l'imprimeur impayé qui ne pouvait attendre la fin de la grève des fonctionnaires devant expédier le chèque du M.A.C., s'intitulait prophétiquement « *Détonation/Désir/Douleur* ») et de le ramener à la poésie, où il retrouve « le vrai lieu de mon chant ».

POÈMES  
SUR POÈMES

*Ses poésies de cette époque, parues dans Estuaire, Liberté et la Revue de l'Université de Sherbrooke, résument l'essentiel de son message. Elles témoignent d'une profonde nostalgie des origines (« Pépère, parole tue », ode écrite à la mémoire de son aïeul maternel, bûcheron et conteur, mort dans une extrême misère, mais en français), d'une critique virulente de la société contemporaine (« Télémort ») jointe au dédain de la culture désincarnée (« Livres, ô absence de mon peuple »), mais surtout d'un effort systématique pour déconstruire la langue (« Je dis pas, je dédis ») en vue d'une déstabilisation de l'imaginaire, comme le soulignera le professeur D.E. Fillion, par l'intrusion explosive d'une sexualité exacerbée (« Dérive de mes deux »). Cette œuvre éparse fut cependant peu remarquée, jusqu'à ce que l'émission radiophonique Second regard la révèle au grand public et que les Éditions de l'Hexagone la publient en un recueil (Poèmes sur poèmes, collection Rétrospectives) dont Claude Beausoleil dira dans une de ses chroniques, avec le sens de la formule qu'on lui connaissait à l'époque : « Enfin, le silence rompu, brisé, percé sur une des poésies les plus authentiques, déflagrantes, tonifiantes et remontantes de notre temps ».*

*Prix Nelligan, Prix de la Ville et du Journal de Montréal, finaliste du Prix France-Québec (l'ouvrage de l'historien Jean-Paul Legrand sur le Trafic des allumettes au centre-ville de Nicolet 1722-1725 lui fut préféré en dernière heure, après la démission fracassante de la moitié québécoise du jury, sauf du représentant de la Société des Écrivains Canadiens, le R.P. Jean-Paul LeMoyen, maire de Nicolet), Petit connut une gloire intense mais brève, qui nuisit à son inspiration (« je m'enivrai de ces pauvres fumées ») mais lui permit néanmoins d'adhérer à l'UNEQ (où il devint bientôt directeur chargé de la refonte des statuts, tâche à laquelle il se consacra corps et âme durant deux ans, puis responsable de l'opération « La poésie chez les dépanneurs », financée par un consortium de mécènes présidé par Pierre Péladeau), de visiter de nombreuses polyvalentes et foires du livre (« notre peuple, confiera-t-il à l'assemblée générale de l'UNEQ, n'est pas si con qu'on le dit ») et de représenter la poésie québécoise, entre autres, à Zagreb, Tombouctou, Addis-Abeba et Daytona Beach : « j'y appris avec douleur ce que le monde attend de nous ».*

LA VIEILLESSE  
UTILE

*Prix du Gouverneur général pour la réédition de Poèmes sur poèmes, Petit, qui a maintenant trente-et-un ans, décroche une bourse de perfectionnement du Conseil des Arts du Canada, à la suite de laquelle on n'entend plus guère parler de*



lui. Mais les apparences sont trompeuses. Réfugié avec sa femme et ses deux enfants dans la maison tricentenaire qu'il a pu acquérir (« pour une bouchée de pain ») non loin de sa ville natale, ne revenant à Montréal que pour son séminaire de création à l'Université de Montréal et quelques apparitions aux Nuits de la poésie, il consacre en fait le plus clair de ses activités à la préparation de son grand téléroman intitulé *Sens* devant derrière, d'inspiration largement autobiographique. Élu conseiller municipal de son village et président de la coopérative d'alimentation, Petit passa ses dernières années à s'occuper des humbles et à rédiger les deux volumes de ses *Mémoires d'une jeunesse*, où percent encore les accents victoriques du collaborateur de *Plaie ouverte*, mais équilibrés désormais par une meilleure compréhension des contraintes de la vie en société et par la redécouverte de ce que le mémorialiste appelle les « vraies valeurs trop tôt écartées ».

Après une cruelle et longue maladie (cirrhose), Jean-Paul Petit s'éteignit dans son lit, au printemps, et on l'oublia aussitôt.

#### SOURCES À CONSULTER :

A.B. Clermont, « Le thème de la blessure chez Jean-Paul Petit », Archives des lettres canadiennes ; D.E. Fillion, « Rhétorique et théorie des chocs lexicaux : sur un vers de J.-P. Petit », Voix et images ; G.H. Inderson, « An Image of Rebellion in Quebec Literary Movement », Toronto, Journal of Canadian Criticism ; J.K. Lamy, « Une soirée chez le poète », Décormag ; Srur M.N. Olivier, Biobibliographie de J.-P. Petit, thèse manuscrite, UQTR. On consultera aussi : Dictionnaire peu pratique mais complet des très grands auteurs québécois (photo à l'appui), Grand dictionnaire des écrivains ayant payé leur cotisation au moins trois ans de suite, UNEQ, et l'Anthologie de la poésie québécoise pure laine, PUL. Pour les œuvres, on se les procurera dans toutes les bibliothèques scolaires, au Palais du livre et chez Classic's durant les mois d'été.